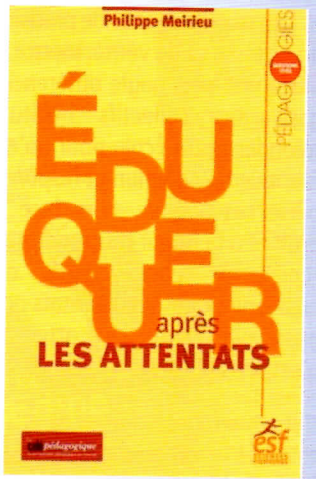
Philippe MEIRIEU

Eduquer après les attentats

Editions ESF, 2016, 175 pages, 14 €

A un moment où certains hommes politiques de droite, éclairés par les résultats électoraux inattendus, lancent des anathèmes sur les « pédagogues prétentieux » qu'il s'agit « d'éliminer », il est plus qu'urgent de mettre en valeur leurs travaux réels, et de ne pas se laisser aller à la vindicte populaire qui les désigne comme boucs émissaires des difficultés traversées par l'école de la République. Philippe Meirieu fait partie de ces personnes, accusées injustement, alors que l'ensemble de son œuvre est une de celles dont la France peut s'enorgueillir.

Son dernier livre, *Eduquer après les attentats*, en est une fois de plus un témoin vivant et ouvrant de nombreuses pistes de réflexions. Prenant acte des menées des terroristes sur le sol français, il redit avec force que « prendre soin de la vie et de l'humain avec une infinie tendresse et une obstination sans faille, est, aujourd'hui, la condition de toute espérance. Le désespoir des éducateurs serait la victoire des terroristes ». Il rappelle le dur chemin de l'effroi à l'éducation pour tenir debout face à l'effroyable surprise, d'autant que l'éducation doit aujourd'hui faire face à l'attraction que ce passage à l'acte exerce sur une partie de nos enfants et adolescents. L'éducation à la démocratie devient dès lors un enjeu prioritaire de nos enseignants : « comment lire la réalité complexe des situations et les contradictions qui traversent chacune et chacun d'entre nous ? ». Pour ce faire, il reprend à Martha Nussbaum les trois axes qui doivent structurer nos systèmes éducatifs : la pratique du débat argumenté, le travail sur les interactions au sein des disciplines entre elles et, enfin, la rencontre avec les arts. C'est à partir de ce triptyque que



« les pratiques pédagogiques peuvent nourrir les émotions démocratiques afin que l'empathie fasse société ». Mais pour lui, pas question de franchir le pas d'une « instruction pure », mettant les enfants dans un conflit de loyauté insoluble avec leurs familles d'origine sans déchirements délétères. En revanche, il se fait le porte-parole de la nécessaire « construction de l'autonomie comme un processus de maturation et d'accès à une pensée libre » en contradiction avec le « basculement précipité d'un système de normes à un autre ». Ce qui lui permet d'asseoir les principes fondamentaux sur lesquels il n'est pas question de transiger : égalité des sexes et des genres, interdit de nuire à autrui, impératif de référer les savoirs à l'ordre de la connaissance et non des croyances. Il rappelle que « convaincre sans vaincre n'a rien de spontané : cela s'apprend et se construit dans l'éducation ». D'autant que des différences considérables peuvent apparaître dans la pratique du débat, donnant ainsi toute sa richesse à l'humaine condition. Dans son chapitre consacré à la nécessité d'un « symbolique » comme transcendance nécessaire à nos sociétés contemporaines, il part de l'exemple d'une enseignante remplaçante confrontée violemment à des élèves qui refusent activement tous les savoirs qu'elle propose, et son cours se termine par des vociférations haineuses scandant le nom d'un certain prophète appelé à la rescousse. La croyance ne créé manifestement pas un ordre symbolique. Déclinant les aspirations des élèves à une recherche de « clef de voûte du système-monde », il en déduit que les évolutions récentes en matière d'écologie peuvent apporter une réponse à cette profonde interrogation en proposant le recours à une « verticalité commune », une « chose publique enfin élargie à l'ensemble des humains et à la Terre qui les accueille ».

Pour ce faire, il est important d'en passer par le « socle commun » stabilisé sous la forme de « ce qu'il n'est pas permis d'ignorer ». Mais « saurons-nous les mobiliser vraiment sur ces savoirs fondamentaux afin de donner un véritable avenir à ce « commun » ? L'échec scolaire n'est-il pas « la manifestation insupportable de cet écart entre la démocratisation de l'accès et celle de la réussite ? ». Plutôt que de fétichiser le socle pour en faire l'objet dur d'un enseignement devenu hyper-rigide, Philippe Meirieu insiste sur la pédagogie du chef-d'œuvre qui viendrait s'adjoindre au socle qui constitue le référentiel final de la scolarité obligatoire, et dont l'écrit est un des axes majeurs. Mais cela nécessite de repenser l'évaluation, et non de remettre en exergue la notation traditionnelle, par pure démagogie et laxisme, comme si de nombreux travaux n'avaient pas déjà répondu à cette question centrale. Et pour en rajouter aux difficultés, Meirieu aborde la question de l'ennui à l'école, qui vient manifester la difficulté d'un élève à manifester un intérêt pour ce qui s'enseigne. C'est dire si la question de l'évaluation mérite d'être posée, car elle ne va pas sans interroger ce qui est évalué, et en - deçà sur la curiosité intellectuelle et le plaisir d'apprendre, et donc sur les motivations profondes des élèves